

J'AVAIS 20 ANS, J'EN AI 80.

Un débat sans concessions

© Khémaïs GHARBI

© Éditions Mémoires d'Hommes

Rue des Égyptiens, n° 6 - 1050 Bruxelles

E-mail: editions.memoires.dhommes@gmail.com

Cet ouvrage n'est pas destiné à la vente, il sera cependant mis sur mon site internet pour être accessible gratuitement à tous les lecteurs.

Khémaïs Gharbi

J'AVAIS 20 ANS, J'EN AI 80.

Un débat sans concessions

DÉBAT INTÉRIEUR ROMANCÉ
DU JEUNE DE 20 ANS QUE J'ÉTAIS
AVEC LE VIEUX DE 80 ANS QUE JE SUIS DEVENU

DU MÊME AUTEUR

VOICI LA CLEF DU MONDE ARABE
VERSION NÉERLANDAISE
SLEUTEL VOOR DE ARABISCHE WERELD
ÉDITÉ PAR SWISSAIR

FENÊTRE SUR LA BELGIQUE
VERSION NÉERLANDAISE
BELGIE IN DE KIJKER
ÉDITÉ À COMPTE D'AUTEUR

ALICE ET LE PRINCE DES TÉNÈBRES
NOUVELLE - ATELIER D'ÉCRITURE

UNE PARCELLE DE LUMIÈRE
ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

LIBERTÉ & SOLITUDE
TENIR BON, TENIR TÊTE, TENIR SON RANG
SES « POST-IT » ÉTAIENT SON HÉRITAGE
ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

DANS L'ŒIL DU CYCLONE
LA PREMIÈRE JOURNÉE DU PRINTEMPS ARABE
ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

NOS RACINES SONT NOS BAGAGES
TOME 1 & 2

J'AVAIS 20 ANS, J'EN AI 80.
UN DÉBAT SANS CONCESSION.

La loi belge du 22 mars 1886 sur la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi.

*À moi-même,
Un petit salut au jeune de 20 ans que j'étais,
à ses rêves accomplis ou pas, à sa pensée toujours attentive
à la marche du temps à sa fidélité inébranlable à ses valeurs de
jeunesse.*

J'AVAIS 20 ANS, J'EN AI 80.

Un débat sans concessions

INTRODUCTION

Devant le tribunal de la mémoire

La maison dormait dans le silence. Seule la cheminée refusait de s'endormir. Les flammes montaient lentement, éclairant tour à tour les rayonnages de la bibliothèque, les tableaux familiers et les objets rapportés d'un demi-siècle de voyages.

Moune lisait dans le fauteuil voisin. De temps à autre, un sourire ou une légère exclamation trahissait l'émotion que lui procurait son roman. Pharaon, notre chat bengal, sommeillait près du foyer, parfaitement indifférent aux questions qui, elles, refusaient de me laisser en paix.

À quatre-vingts ans et des poussières, on croit avoir fait la paix avec son passé. C'est une illusion. Le passé ne dort jamais. Il attend simplement que nous cessions de courir pour venir s'asseoir en face de nous et réclamer des comptes.

Je regardais les flammes. Leur danse me rappelait les silhouettes qui défilent sur les quais d'une gare : elles apparaissent, disparaissent, puis reviennent sous un autre visage.

Combien de visages avaient ainsi traversé ma vie ? Combien de départs ? Combien de rencontres ? Combien de chemins que je croyais provisoires et qui étaient devenus ma vie ?

Je murmurai presque malgré moi :

— Et si tout était à refaire ?

À peine ces mots avaient-ils franchi mes lèvres qu'une autre voix répondit. Une voix claire. Impatiente. Presque insolente.

— Moi, je le referais.

Je levai lentement la tête. Il était là.

Il avait vingt ans. Il me ressemblait comme un frère que je n'aurais pas revu depuis soixante ans. Une silhouette mince. Une petite valise posée à ses pieds. Quelques vêtements. Beaucoup de livres. Et ce regard que seuls possèdent ceux qui n'ont encore accepté aucun compromis.

Je connaissais ce visage. Je l'avais retrouvé parfois sur de vieilles photographies. Mais jamais il ne m'avait regardé ainsi. Le regard froid d'un vrai procureur.

Il me dévisagea longuement. Puis il sourit.

— Alors... c'est donc toi que je suis devenu ?

Je ne répondis pas tout de suite.

Il promena son regard autour de lui. Les bibliothèques. Les tableaux. Le fauteuil. La cheminée. Les souvenirs accumulés au fil des années. Puis il revint vers moi.

— Tu t'es bien installé.

Je compris aussitôt que ce n'était pas un compliment.

— Assieds-toi, lui dis-je.

Il secoua la tête.

— Pas encore.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas venu partager un café avec toi.

Il marqua une pause.

— Je suis venu te demander des comptes.

Un silence s'installa entre nous. Moune tourna une page de son livre. Pharaon ouvrit un œil, nous regarda quelques secondes, puis se rendormit. Autour de nous, la maison continuait paisiblement sa soirée. Et pourtant, quelque chose venait de changer.

Je reconnus chez le jeune homme cette manière que j'avais autrefois de soutenir le regard sans jamais baisser les yeux. À vingt ans, cette obstination me rendait fier. À

quatre-vingts ans, elle m'impressionnait.

— Très bien, répondis-je. Par quoi veux-tu commencer ?

Il n'hésita pas.

— Par toi.

— C'est-à-dire ?

— Par ce que tu as fait de moi.

La phrase me surprit.

— De toi ?

— Oui. De mes rêves. De mes colères. De mes convictions. De tout ce que je t'ai confié avant de monter sur ce bateau.

Je gardai le silence.

Il s'approcha de la cheminée.

— À vingt ans, je voulais changer le monde.

Il désigna les livres autour de nous.

— Et toi, qu'en as-tu fait ?

— J'ai vécu.

Il eut un petit rire.

— Voilà une réponse commode.

— C'est pourtant la vérité.

— Non. C'est un résumé. Et je ne suis pas venu chercher un résumé.

Il se tourna vers moi.

— Avant Marseille. Avant Paris. Avant Bruxelles. Avant les ambassades. Avant les discours. Avant les livres. Avant que tu apprennes à expliquer tes choix avec de belles phrases... je veux savoir ce qui est arrivé au garçon que j'étais.

Ses mots me frappèrent plus durement que je ne voulais l'admettre.

Il continua :

— À seize ans, tu te disais révolutionnaire. Tu admirais Nasser. Tu lisais Guevara et Fidel Castro. Tu parlais de justice comme d'autres parlent d'amour. Tu croyais que les peuples finiraient par se libérer.

Il s'approcha encore.

— Et puis, un jour, tu es parti.

Je relevai les yeux.

— Oui.

— Pourquoi ?

Je ne répondis pas.

— Pour découvrir le monde ? Pour réussir ? Pour fuir ? Pour devenir quelqu'un d'autre ?

Il attendit.

— Ou simplement parce qu'à vingt ans on croit que l'horizon nous appartient ?

Je souris malgré moi.

— Tu n'as pas changé.

— Toi, si.

Cette fois, je ne souris plus. Il venait de trouver la première faille.

— Tu crois vraiment que la vie est aussi simple ? lui demandai-je.

— Non. Je crois seulement que tu as eu soixante ans pour la rendre compliquée.

Je respirai profondément. La cheminée crépita. Pendant quelques secondes, nous nous regardâmes sans parler.

Puis je compris que cette apparition n'était pas venue pour évoquer avec moi quelques souvenirs de jeunesse. Elle était venue m'interroger. Et peut-être me juger.

Je désignai enfin la chaise qui se trouvait face à moi.

— Alors, assieds-toi.

Cette fois, il obéit. Il tira la chaise et s'installa.

Nous étions face à face. Vingt ans et quatre-vingts ans. Le départ et l'arrivée. L'impatience et l'expérience. Les rêves d'avant et les réponses d'après.

Soixante années nous séparaient. Et pourtant, jamais je n'avais eu l'impression d'être aussi près de celui que j'avais été.

Il posa les mains sur ses genoux.

— Maintenant, nous pouvons commencer.

— Commencer quoi ?

Il me regarda droit dans les yeux.

— Ton procès.

Je souris.

— Mon procès ?

— Appelle-le comme tu veux. Un débat. Un interrogatoire. Un règlement de comptes. Un examen de conscience.

Il marqua un temps.

— Moi, j'appelle cela un procès.

À cet instant, une bûche se fendit dans la cheminée. Trois claquements secs retentirent presque successivement.

Je sursautai.

Pendant une fraction de seconde, ils ne ressemblèrent plus au bruit du bois qui éclate. Ils ressemblaient aux coups d'un marteau sur le pupitre d'un tribunal.

Le jeune homme les avait entendus lui aussi. Il sourit.

— Tu vois ? Même le décor est d'accord avec moi.

Je regardai autour de moi. La bibliothèque était toujours là. Moune lisait toujours. Pharaon dormait toujours près du feu. Et pourtant, dans mon esprit, la pièce venait imperceptiblement de changer.

Mon fauteuil était devenu le banc de l'accusé. La

chaise du jeune homme, celle du procureur. La cheminée elle-même semblait éclairer une salle d'audience imaginaire.

Il ne manquait plus qu'un juge. Mais peut-être était-il inutile. Le juge était en moi.

Je compris alors que je ne pourrais pas échapper aux questions. Ni à celles du jeune homme. Ni aux miennes.

Il se pencha légèrement vers moi.

— Première question.

— Je t'écoute.

— Pourquoi es-tu parti ?

Je regardai longtemps les flammes. Et, derrière elles, je revis soudain Tunis. Le port. La passerelle. La Ville de Tunis. Le jeune homme de vingt ans qui croyait partir pour quelques mois sans savoir qu'il venait d'ouvrir la plus longue parenthèse de son existence.

Je relevai les yeux vers mon accusateur.

Le Grand Débat pouvait commencer.

PREMIÈRE AUDIENCE

Le départ

— Pourquoi es-tu parti ?

La question était posée. Le jeune homme resta quelques instants silencieux. Il s'approcha de la fenêtre. Au-dehors, la pluie dessinait de longues traînées sur les vitres. Il me tournait le dos lorsqu'il parla, d'une voix devenue plus calme.

— Ne me réponds pas avec les souvenirs d'un homme de quatre-vingts ans. Réponds-moi avec la sincérité du garçon de vingt ans que tu fus. Pourquoi as-tu quitté ton pays ? Était-ce la pauvreté ? L'ambition ? La curiosité ? L'amour de l'aventure ? Ou bien voulais-tu simplement fuir ?

Je souris doucement.

— À vingt ans, on ne connaît pas toujours les véritables raisons de ses décisions. On les découvre parfois cinquante ans plus tard.

Il secoua la tête.

— Voilà déjà ton premier réflexe. Tu compliques tout. Moi, je te pose une question simple. Pourquoi es-tu monté sur le bateau Ville de Tunis ce matin-là ?

Je regardai les flammes quelques instants. Puis je répondis :

— Parce que j'étouffais.

Le jeune homme se retourna brusquement.

— Tu étouffais ? À Tunis ? Dans notre quartier ? Au milieu de nos amis ? De notre famille ?

Je hochai lentement la tête.

— Oui. Pas à cause des autres. À cause de moi. J'avais le sentiment que ma vie était déjà écrite. Je refusais qu'elle le soit. Je voulais découvrir si l'horizon était réellement une limite... ou simplement une invitation.

Il me regarda longuement.

— Tu sais ce que j'entends ? J'entends un homme qui essaie de donner un sens philosophique à une impulsion de jeunesse. Moi, je me souviens d'autre chose. D'un garçon impatient, rêveur, parfois. Convaincu que le monde l'attendait. De quelqu'un qui croyait que l'Europe allait lui ouvrir toutes les portes.

Je baissai les yeux.

— Tu n'as pas tout à fait tort.

Il s'approcha.

— Quand le bateau s'est éloigné du port, as-tu regardé Tunis une dernière fois ?

Je fermai les yeux. Le crépitement de la cheminée disparut. Je revis la passerelle. Les familles sur le quai. Les mouchoirs qui s'agitaient. Le vent chargé d'embruns. Et cette étrange sensation que quelque chose venait de se refermer derrière moi.

— Oui. Je me suis retourné.

— Longtemps ?

— Jusqu'à ce que la ville devienne une ligne blanche. Puis un simple trait. Puis plus rien.

— Tu as pleuré ?

Je mis du temps à répondre.

— Non. J'en étais incapable.

Je revis alors les trois coups de sirène. Ils m'avaient semblé porteurs de menaces, comme un clairon éraillé sonnant la retraite des vaincus sur un champ de bataille.

Nous partions sans diplôme, sans armes ni armures

pour affronter la vie. Puis j'ajoutai :

— À vingt ans, on croit parfois que retenir ses larmes est une preuve de courage. Avec l'âge, on découvre que le courage consiste aussi à les accepter.

Le jeune homme baissa la tête. Pour la première fois, il ne trouva rien à répondre. Puis il murmura :

— Tu savais que tu ne reviendrais plus ?

— Non. Je partais pour quelques mois. La vie en a décidé autrement.

Il esquaissa un sourire triste.

— Alors nous étions deux à ne rien savoir. Moi, je croyais partir à la conquête du monde. Et toi, tu ignorais encore que tu venais de quitter pour toujours la vie qui avait été la tienne jusque-là.

— Oui... Nous étions deux ignorants. Ou plutôt le même ignorant, séparé par soixante années.

Il releva les yeux.

— Et malgré tout... si c'était à refaire, tu repartirais ?

Je n'hésitai pas.

— Oui.

— Sans la moindre hésitation ?

— Non parce que tout a été facile. Non parce que je n'ai jamais regretté certaines choses. Mais parce que ce départ m'a appris qu'un homme peut pousser ses racines sur une autre terre sans arracher celles qui l'ont vu naître. Il resta immobile. Puis son visage changea. La douceur qui l'avait traversé venait de disparaître.

— Très bien. Je t'accorde le départ.

Il tira sa chaise un peu plus près de moi.

— Maintenant, nous allons parler de ce que tu as fait de tes convictions.

La trêve était terminée.

DEUXIÈME AUDIENCE

Les engagements

— À seize ans, tu te disais révolutionnaire. Tu suivais avec passion les combats des peuples qui voulaient se libérer. Lumumba. Guevara. Malcolm X. Martin Luther King. Et j'en oublie.

— J'ajouterais volontiers Louis Aragon, Pablo Neruda...

— En somme, tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, semblaient refuser l'ordre établi. Tu croyais que l'Histoire pouvait être bousculée.

— Oui.

— Tu croyais même que tu participerais à la bousculade.

Je souris.

— Probablement.

— Pas probablement. Certainement.

Il se leva.

— Alors explique-moi. Qu'est devenu ce garçon ?

— Il a grandi.

Il éclata de rire.

— Voilà exactement le genre de réponse que je craignais ! « Il a grandi. » Autrement dit : il est devenu raisonnable. Il a découvert le confort. Il a appris à se taire au bon moment. Il a remplacé la révolte par la prudence. Et ensuite il a appelé cela l'expérience.

Je regardai les flammes.

— Je n'ai jamais cessé de croire à la dignité des peuples et à leur obstination à l'émensipation.

— Croire ne coûte rien. Qu'as-tu fait de ta révolte ?

— Je l'ai transformée.

— Le mot préféré de ceux qui renoncent.

Je souris malgré moi.

— Tu veux savoir ce qui a changé ?

— Oui.

— J'ai rencontré la réalité.

Il leva les yeux au ciel.

— Encore elle ! Chaque fois qu'un homme abandonne un rêve, il accuse la réalité.

— Je n'ai pas abandonné mes rêves. J'ai découvert qu'entre rêver d'un monde et agir sur lui, il existe une distance immense.

— Et tu as choisi la distance ?

— Non. J'ai choisi les moyens que j'avais.

Il se tut.

— À vingt ans, je croyais que l'engagement devait nécessairement être spectaculaire. Une manifestation. Un discours. Un drapeau. Une révolution. Il fallait renverser quelque chose pour avoir le sentiment d'agir. Avec le temps, j'ai compris qu'il existe d'autres formes d'engagement.

— Lesquelles ?

— Enseigner. Écrire. Défendre une idée. Aider quelqu'un à comprendre ses droits. Permettre à un homme de se faire entendre. Créer des ponts entre des gens qui ne parlent pas la même langue.

Il sourit.

— Nous y voilà. L'interprète qui revient.

— Oui. L'interprète.

— Celui qui traduit les paroles des autres.

— Celui qui fait en sorte qu'elles arrivent sans altération jusqu'à ceux auxquels elles sont destinées.

— Même lorsque tu n'es pas d'accord avec elles ?

— Surtout à ce moment-là.

Il fronça les sourcils.

— Tu pouvais donc prêter ta voix à quelqu'un dont tu rejetais les idées ?

— Bien sûr.

— Cela ne te gênait pas ?

— Parfois.

— Et tu le faisais quand même ?

— Oui.

— Où est l'engagement là-dedans ?

— Dans la fidélité à la parole. Un interprète n'est pas celui qui approuve. Il est celui qui transmet fidèlement.

Mon métier m'avait placé à des endroits que le garçon de vingt ans n'aurait jamais imaginés. J'avais prêté ma voix à des dirigeants, à des responsables arabes, à des hommes dont les décisions concernaient directement cette région du monde qui m'avait tant passionné dans ma jeunesse.

— Tu étais près d'eux ?

— Parfois suffisamment près pour entendre autre chose que leurs discours.

— Quoi ?

— Les hésitations. Les nuances. Les silences. Tout ce qui disparaît lorsque l'Histoire devient quelques lignes dans un livre.

Il réfléchit.

— Tu rêvais de rencontrer l'Histoire dans la rue.

— Et je l'ai parfois rencontrée dans une cabine d'interprétation.

Il sourit malgré lui.

— C'est moins romantique.

— Beaucoup moins, en effet.

— Pas de barricades ?

— Non.

— Pas de fusil ?

— Heureusement.

— Pas de révolution ?

— Pas comme tu l'imaginais.

Il se rassit.

— Alors tu reconnais avoir renoncé à certaines choses et à certains principes.

— Évidemment.

— Lesquelles ?

Je regardai le feu.

— À l'idée que tout pouvait changer rapidement. À l'idée que les révolutions produisent nécessairement la justice qu'elles promettent. À l'idée que ceux qui combattent l'oppression deviennent automatiquement justes lorsqu'ils arrivent au pouvoir.

Il ne dit rien.

— Tu n'aurais jamais accepté cela à vingt ans. Pour toi, le monde était plus simple. Les opprimés d'un côté. Les oppresseurs de l'autre. Les révolutionnaires. Les réactionnaires. Les héros. Les traîtres.

— Et ce n'est pas vrai ?

— Parfois, si. Mais l'Histoire m'a appris à me méfier des catégories trop propres.

Il secoua la tête.

— Tu as donc perdu tes certitudes.

— Beaucoup.

— C'est triste.

— Non. C'est peut-être l'une des choses dont je suis le plus reconnaissant à la vie.

— Tu es reconnaissant d'avoir perdu tes certitudes ?

— Oui. Parce qu'une certitude qui refuse toute nuance finit parfois par devenir une prison.

Il me regarda longuement.

Puis il demanda :

— Alors qu'as-tu fait ?

La question tomba avec une simplicité redoutable.

— Depuis tout à l'heure, tu m'expliques ce que tu as compris. Moi, je veux des actes.

Il rapprocha sa chaise.

— Qu'as-tu réellement fait pour les tiens ?

TROISIÈME AUDIENCE

La liberté

Avant de répondre, son regard changea. Un sourire presque moqueur passa sur son visage.

— Il y a une chose que je voudrais comprendre.

— Laquelle ?

— Ton geste.

— Quel geste ?

— Ne fais pas semblant d'avoir oublié. Ce matin d'août 1965. Sur la passerelle de la Ville de Tunis. Au moment de partir, tu as levé le bras comme la Statue de la Liberté.

Je souris.

— Tu t'en souviens donc ?

Il éclata de rire.

— Comment pourrais-je l'oublier ? C'était moi.

Puis son visage redevint grave.

— Cette liberté que tu appelais de tes vœux en quittant Tunis, l'as-tu trouvée ?

Je pris mon temps.

— Je l'ai cherchée toute ma vie.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est pourtant la seule qui soit vraie.

— Alors, qu'est-ce que la liberté ?

— Pouvoir penser sans demander la permission.

Il ne dit rien.

— Pouvoir parler lorsque le silence serait plus confortable. Écrire ce que l'on croit juste. Remettre en cause

ce que les générations précédentes considéraient comme intouchable. Refuser une règle lorsqu'elle devient absurde ou injuste. Et surtout, conserver le droit de changer d'avis.

Il sourit.

— À vingt ans, changer d'avis te paraissait presque une trahison.

— C'est peut-être l'un des privilèges de l'âge.

— Ou l'une de ses excuses.

Le coup était bien porté. Je poursuivis :

— J'ai également appris qu'on peut être pauvre et libre. Et riche et prisonnier. Le confort matériel ne suffit pas à faire un homme libre.

— Pourtant, tu as émigré aussi pour améliorer ta vie.

— Bien sûr.

— Donc pour le confort matériel.

— En partie. Mais après avoir passé une vie à acquérir ce que l'on ne possédait pas, on découvre parfois que les biens les plus précieux sont précisément ceux qui ne s'achètent pas.

— Lesquels ?

— Penser. Dire non. Écrire. Aimer. Choisir ses amis. Défendre une idée impopulaire. Quitter un endroit. Y revenir. Et même avoir le droit de se tromper.

Il resta silencieux.

Puis il demanda :

— As-tu toujours défendu cette liberté chez les autres ? Même lorsqu'ils pensaient le contraire de toi ?

Je baissai les yeux.

— J'ai essayé.

— « J'ai essayé » ?

— Oui. Et je ne vais pas te mentir à quatre-vingts ans pour impressionner le garçon de vingt ans que tu fus. Il m'est arrivé de défendre farouchement ma liberté d'opinion et d'être moins patient devant celle des autres.

Il sourit.

— Enfin un aveu.

— Avec les années, j'ai compris que la liberté d'opinion ne commence pas lorsque quelqu'un pense comme toi. Elle commence précisément lorsqu'il pense autrement.

Son regard s'adoucit.

— Alors le jeune homme sur la passerelle n'était pas complètement ridicule avec son bras levé ?

— Non.

— Il savait où il allait ?

— Pas du tout.

— Il savait ce qu'il cherchait ?

Je regardai longtemps ce garçon que j'avais été.

— Peut-être.

— La liberté ?

— Sa liberté.

QUATRIÈME AUDIENCE

Les actes

— Maintenant, répondit-il, revenons à ma question.

Il avait cessé de sourire.

— Qu’as-tu réellement fait pour les tiens ?

— Tu veux un inventaire ?

— Non. Je veux des preuves.

Je me tus.

— Depuis tout à l’heure, tu me parles de convictions, de liberté, de dignité, de fidélité, de racines, de transmission. Ce sont de beaux mots. Maintenant, enlève les mots. Qu’est-ce qui reste ?

Je me levai.

— Il reste une vie.

— Justement. Parlons-en.

J’avais fait d’abord ce que font presque tous les émigrés : aider ma famille. Puis, lorsque je le pouvais, des proches, des compatriotes qui avaient besoin d’un conseil, d’une démarche, d’une traduction, d’un intermédiaire.

— Ce n’est pas du patriotisme, objecta-t-il. C’est de la solidarité.

— Je n’ai jamais prétendu le contraire.

Plus tard, mon métier m’avait placé au contact quotidien d’hommes et de femmes qui ne comprenaient pas toujours la langue du pays où ils vivaient. Des travailleurs. Des familles. Des personnes perdues dans les administrations. Puis les tribunaux. Les prisons aussi.

— Les prisons ?

— Pendant des années, j'ai rencontré des hommes. Dans des moments où leur vie pouvait basculer sur une phrase. Une accusation. Une déposition. Une décision. Mon travail n'était pas de les défendre. Il était de faire en sorte que leur parole arrive entière jusqu'à celui qui devait l'entendre.

— Tu traduais.

— Oui.

— Rien de plus ?

— Rien de moins.

Je poursuivis :

— Tu sais ce que signifie être incapable d'expliquer ce qui vous arrive parce que personne ne comprend votre langue ? Moi, je l'ai vu. Alors j'ai compris que traduire pouvait aussi rendre à quelqu'un une part de sa dignité.

Il marcha jusqu'à la fenêtre.

— Je t'accorde cela. Mais ton pays ?

Je lui parlai de ce lien que je n'avais jamais voulu rompre. De la Tunisie. Des retours. De la maison de La Marsa. De la famille que l'on voulait y réunir chaque été. Des amis. De la langue. Puis de l'écriture.

Il regarda les livres.

— Tu crois vraiment qu'un livre aide un pays ?

— Un pays n'est pas seulement fait de routes, d'usines et de bâtiments. Il est aussi fait de mémoire. De récits. De ce que les générations se transmettent.

Il prit un livre posé sur la table.

— Et tu as écrit tout cela pour la Tunisie ?

— Pas seulement. J'ai écrit pour comprendre. Pour témoigner. Pour relier. Parfois pour protester. Parfois pour transmettre. Et peut-être aussi pour ne pas perdre ce que l'émigration menaçait d'effacer.

— Donc tu écrivais aussi pour toi.

— Évidemment.

Il me regarda presque triomphalement.

— Et pour laisser une trace ?

— Oui.

— Un peu de vanité ?

Je souris.

— Certainement.

Il parut presque déçu que je ne résiste pas.

— Pourquoi voudrais-tu que je te mente ? Celui qui publie un livre espère être lu. Celui qui signe son nom au bas d'un texte espère qu'on s'en souviendra. Mais la vanité n'annule pas nécessairement la transmission.

Il resta pensif. Puis il demanda :

— Et tes enfants ? Qu'as-tu transmis à tes propres enfants ?

Je regardai le feu.

— Des racines et des ailes.

Il leva les yeux au ciel.

— Encore une belle formule !

— Elle est pourtant vraie. Je voulais qu'ils sachent d'où ils venaient sans que cette origine devienne une prison. Qu'ils puissent aimer la Tunisie sans devoir détester la Belgique. Qu'ils comprennent qu'on peut appartenir à deux histoires sans trahir aucune des deux.

Il résuma :

— Donc tu n'as pas fait la révolution. Tu n'as pas sauvé la Tunisie. Tu as traduit. Enseigné. Écrit. Aidé quelques personnes. Élevé tes enfants et essayé de maintenir un pont entre deux pays.

— Oui.

— C'est peu.

La phrase me frappa. Puis j'acquiesçai.

— Oui. C'est peu.

Il me regarda, surpris.

— Tu le reconnais ?

— Bien sûr. Que voudrais-tu que je te dise ? Que j'ai changé le monde ? Je n'ai changé aucun monde. Je n'ai libéré aucun peuple. Je n'ai supprimé aucune injustice.

Je regardai mes mains.

— Mais j'ai fait ce que j'ai pu avec ce que j'avais. Ma voix. Mes langues. Mon métier. Mes livres. Mon expérience.

Il murmura :

— C'est peu à l'échelle de l'Histoire.

— Sans doute.

Je relevai les yeux.

— Mais une vie humaine ne se mesure pas toujours à l'échelle de l'Histoire.

— À quelle échelle, alors ?

— À celle des êtres que l'on a croisés.

Cette fois, il ne trouva rien à répondre.

CINQUIÈME AUDIENCE

Les regrets et les remords

Après un long silence, il demanda :

— Si tu pouvais recommencer ta vie en sachant tout ce que tu sais aujourd'hui, ferais-tu les mêmes choix ?

Je détournai les yeux.

— Non.

Son regard s'illumina. Il croyait tenir sa victoire.

— Ah ! Nous y voilà.

— Pas si vite. Je n'ai pas dit que je regrettais ma vie. J'ai dit que je ne referais pas tout de la même manière.

— Quelle différence ?

— Toute la différence entre les regrets et les remords.

Il se pencha vers moi.

— Alors, parlons-en.

Cette audience fut différente. Plus de grands hommes. Plus de révolution. Plus de politique. Il voulait parler de moi. Des absences. Des paroles que j'aurais dû retenir. Des silences que j'aurais dû rompre. Des gens que j'aurais dû écouter davantage. Des moments que je croyais ordinaires et dont je donnerais aujourd'hui beaucoup pour retrouver une seule minute.

— Commençons par ceux que tu as quittés.

Je savais qu'il finirait par y arriver.

— Combien de fois as-tu dit : « Je retournerai bientôt » ? Combien de visites trop courtes ? Combien de départs après lesquels quelqu'un est mort avant que tu puisses le revoir ?

Je baissai les yeux.

— Oui.

Sa voix perdit son agressivité.

— Tu regrettes ?

— Évidemment.

— Alors pourquoi ne pas être retourné ?

— Parce qu'entre-temps, une autre vie s'était construite. Un travail. Des responsabilités. Une famille. Des enfants. Des liens. On croit toujours que l'on choisit entre partir et rester. Un jour, on découvre que rester ailleurs est devenu lui aussi un choix. Puis une nécessité. Puis une vie.

— Et pendant ce temps, là-bas, la vie continuait sans toi.

— Oui.

— Cela t'a fait souffrir ?

— Plus que je ne l'ai montré.

Il baissa les yeux.

— Nous n'y pensions pas, à vingt ans.

— Non. À vingt ans, on pense surtout à ce que le départ va nous donner. Rarement à ce qu'il va coûter aux autres.

Puis vinrent mes parents. Toutes ces questions que l'on découvre trop tard. Qui étaient-ils avant de devenir nos parents ? Quels rêves avaient-ils abandonnés ? De quoi avaient-ils peur ? Pourquoi avaient-ils fait certains choix ?

Heureusement, au fil des étés passés avec Ommi à La Marsa, j'avais recueilli une partie de cette mémoire et l'avais déposée dans Une Parcelle de Lumière. Mais aucune mémoire écrite ne remplace entièrement une présence.

Puis il me parla de mes enfants.

— As-tu été suffisamment présent ?

Je regardai mes mains.

— Non.

— Non ?

— Personne ne l'est suffisamment. Mais je ne cherche pas

à m'en sortir. J'ai beaucoup travaillé. J'ai eu des déplacements, des responsabilités. Il m'est certainement arrivé de remettre à demain une conversation, une promenade, un moment. Comme beaucoup de parents, j'ai parfois cru que travailler pour les miens équivalait toujours à être avec eux.

Je marquai une pause.

— Ce n'est pas la même chose.

— Tu aurais travaillé moins ?

— Peut-être.

— Pour gagner moins ?

— Peut-être.

— Pour être davantage avec eux ?

— Oui et d'ailleurs mes bureaux se trouvent au rez-de-chaussée d'une maison unifamiliale où nous habitons également.

Il ne chercha pas à exploiter l'aveu. Et c'est peut-être pour cette raison que je continuai.

Je lui parlai des ambitions. Du désir de réussir. Du besoin de prouver aux autres, mais surtout à moi-même, que le garçon parti de Tunis pouvait trouver sa place ailleurs.

— Cela t'a coûté quoi ?

— Du temps. De l'énergie. Des inquiétudes inutiles.

Puis je lui parlai des erreurs. Des gens que j'avais pu blesser. Des mots prononcés trop vite. Des jugements trop rapides.

Je finis par lui dire :

— J'ai fait des erreurs. J'ai des regrets. J'ai des remords. Mais je refuse de laisser les uns et les autres effacer tout ce qui fut beau. Les rencontres. Les amitiés. L'amour. Les enfants. Les livres. Les voyages. Les combats menés à ma manière. Les êtres que j'ai aidés. Ceux qui m'ont aidé. Les éclats de rire. Les matins où la vie semblait recommencer.

Il m'écoutait attentivement.

— Alors tu ne regrettes pas ta vie ?

— Non. Certainement pas. Je regrette certaines choses de ma vie. Ce n'est pas la même chose.

Cette fois, il acquiesça.

SIXIÈME AUDIENCE

L'impossible retour

Le jeune homme sembla hésiter avant de poser la question suivante.

— Quand vas-tu rentrer ?

— Rentrer où ?

— Chez nous. En Tunisie.

— J'y suis retourné souvent.

— Ce n'est pas ce que je demande. Quand vas-tu rentrer définitivement ?

Je souris.

— Tu connais la réponse.

Il se leva.

— Lorsque tu es parti, tu pensais rester combien de temps ?

— Quelques mois. Quelques années, peut-être.

— Donc tu devais revenir.

— Oui.

— Quand as-tu décidé de ne plus rentrer ?

Je demeurai silencieux.

— Cette date n'existe pas.

Il eut un petit sourire.

— Voilà qui devient intéressant. Tu pars sans savoir combien de temps tu vas rester. Tu restes sans décider de rester. Et soixante ans plus tard, tu appelles cela une vie.

Je lui expliquai. Un travail. Un contrat. Un logement. Une rencontre. Puis une famille. Les enfants. Leur école. Leurs études. Leurs amis. Puis les petits-enfants.

— L'émigration ne devient presque jamais définitive en une seule journée, lui dis-je. Il n'y a pas de cérémonie.

Pas de document à signer. Pas de voix qui vous annonce :
« À partir d'aujourd'hui, vous ne rentrerez plus. »

Une année s'ajoute à une autre. Puis une décennie. Et chaque fois, on repousse le retour pour une bonne raison.

— Une sorte de mensonge ?

— Non. Plutôt une promesse que l'on n'a pas le courage de retirer.

— Une promesse faite à qui ?

Je compris.

— À soi-même. À ceux qu'on a laissés. Et peut-être au garçon que nous étions en partant.

Il sourit.

— À moi, donc.

— À toi aussi.

Un silence étrange s'installa.

— Alors tu m'as menti ?

— Non. Lorsque je suis parti, je voulais vraiment revenir un jour.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Parce qu'entre-temps, j'ai vécu.

Il fronça les sourcils. Je poursuivis :

— Je suis parti avec une valise. Je croyais que toute ma vie tenait dedans. Quelques vêtements. Beaucoup de livres. Des adresses. Des rêves. Et cette certitude arrogante de la jeunesse que l'on peut toujours revenir au point de départ.

Je regardai les flammes.

— Mais la vie ne tient pas dans une valise. Elle s'accumule. Elle s'attache aux lieux, aux visages, aux habitudes, aux voix. Un jour, tu découvres que, pour retourner vivre là-bas, il faudrait à nouveau quitter quelqu'un ici.

Le jeune homme baissa légèrement la tête.

— Donc retourner serait devenu... émigré une seconde fois ?

Cette fois, c'était lui qui venait de trouver les mots.

— Oui.

Il sourit.

— Alors, où est ton vrai chez-toi ?

Je pensai à Tunis. À Tourbet El Bey. À mon quartier. À la porte de ma maison natale. Puis je regardai autour de moi.

— Peut-être qu'après suffisamment d'années un émigré possède deux chez-soi.

— Ou aucun ?

La question était cruelle.

— Peut-être parfois.

Il continua :

— Là-bas, on finit par te considérer comme celui qui vit à l'étranger. Ici, on peut continuer à te demander d'où tu viens. Alors tu es quoi ?

— Quelqu'un qui a longtemps cru qu'il devait choisir.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je crois qu'il faut accepter de ne plus choisir. Je viens de là-bas. J'ai vécu ici. L'un n'efface pas l'autre. Ma vie n'est pas une frontière. C'est un pont.

Il revint à sa première question.

— Quand as-tu décidé de rester ?

Je cherchai encore. Impossible de trouver une date.

Alors je compris.

— Je n'ai jamais décidé de rester.

Il attendit.

— J'ai simplement cessé, un jour, de repartir.

Il ne dit rien. Peut-être venait-il de comprendre ce que moi-même j'avais mis une vie à comprendre.

On croit que l'émigration est un départ. Mais son plus grand bouleversement est peut-être ce jour invisible dont personne ne connaît la date, où le voyageur cesse d'attendre son retour.

SEPTIÈME AUDIENCE

Le dernier voyage

Le jeune homme me regarda longuement.

— Il paraît que tu veux être enterré là-bas. En Tunisie.

Je ne répondis pas immédiatement.

— C'est ce que j'ai longtemps pensé.

— Pourquoi ? Tu auras vécu plus de soixante ans ici. Tu y auras travaillé, aimé, fondé une famille. Tes enfants auront grandi ici. Tes petits-enfants aussi. Alors pourquoi repartir, même après la mort ?

Je lui parlai de mes parents. De la maison où j'étais né. Des rues de mon enfance. De ma langue maternelle. De cette terre qui m'avait vu naître.

Il m'interrompit.

— Et ici ? Ta femme ? Tes enfants ? Tes petits-enfants ? Tes amis ? Soixante années de ta vie ? Tout cela ne constitue pas des racines ?

Je restai silencieux.

— Tu demandes à tes enfants de vivre ton exil après ta mort.

Je relevai brusquement la tête.

— Mon exil ?

— Pour venir se recueillir devant ta tombe, ils devront traverser la mer. Et leurs enfants ? Et les enfants de leurs enfants ?

Je voulus répondre. Il m'en empêcha.

— Ne me parle pas de transmission. La transmission ne commence pas dans un cimetière. Elle se fait de ton vivant. Lorsque tu racontes ton enfance. Lorsque tu montres la rue où tu es né. Lorsque tu racontes tes parents.

Lorsque tu transmets ta langue, tes souvenirs, tes livres, tes histoires.

Il marqua un silence.

— Voilà l'héritage. Pas une tombe lointaine.

Ses paroles entrèrent en moi plus profondément que je ne voulais l'admettre.

— Et mes racines ?

Il hésita. Puis répondit doucement :

— Les racines ne sont pas seulement derrière nous. Elles poussent aussi devant nous.

Je ne dis rien. Cette phrase venait de renverser quelque chose en moi.

Pendant toutes ces années, j'avais regardé mes racines comme si elles plongeaient uniquement dans la terre de mon enfance. Je n'avais jamais pensé qu'un homme pouvait aussi prendre racine dans ce qu'il avait créé. Une épouse. Des enfants. Des petits-enfants. Des amitiés. Des livres. Une vie entière.

— Tu voulais retourner là-bas pour ne pas trahir celui que tu étais. Mais si, en faisant cela, tu éloignais de toi ceux que tu aimes ?

Je murmurai :

— Je croyais que retourner là-bas serait une manière de fermer la boucle.

— Peut-être que la boucle est déjà fermée.

Long silence.

Puis je lui répondis :

— Peut-être que ma dernière fidélité doit aller non seulement à ceux qui m'ont précédé... mais aussi à ceux qui me survivront.

Son visage s'adoucit.

— Continue.

— Mes parents m'ont donné la vie là-bas. Mes enfants ont prolongé cette vie ici. Et mes petits-enfants la prolongeront après moi. Alors peut-être que ma place n'est plus seulement auprès de mes morts. Elle est aussi auprès de mes survivants.

Je regardai les flammes. Et, pour la première fois, la réponse me parut simple.

— Alors je resterai ici.

Il ne répondit pas.

— Je retournerai encore au pays tant que mes jambes pourront m'y conduire. Je retournerai dans ma rue. Je regarderai la porte de ma maison natale. J'irai saluer mes morts. Je respirerai cette lumière qui ne m'a jamais quitté.

Je marquai une pause.

— Mais mon dernier voyage ne sera pas un nouveau départ. Il s'arrêtera auprès des miens.

Le jeune homme baissa les yeux. Cette fois, il ne cherchait plus à gagner le débat. Il avait obtenu davantage.

Il m'avait fait changer d'avis.

HUITIÈME AUDIENCE

L'Héritage

Après ce long silence, il posa une question différente.

— À vingt ans, on a peur de rater sa vie. Mais quand on en a quatre-vingts... de quoi a-t-on peur ?

Je regardai la dernière flamme vaciller.

— De partir sans avoir transmis.

— Transmet quoi ?

Je regardai autour de moi. Les livres. Les photographies. Les dossiers. Les articles. Les manuscrits. Toutes ces traces qu'une vie avait déposées autour de moi.

— Tout cela.

Il prit un livre.

— Et tu appelles cela un héritage ?

— Oui.

— Je croyais qu'un héritage, c'était ce qu'on laissait chez le notaire.

Je souris.

— C'est ce qu'on croit à vingt ans.

— Et à quatre-vingts ?

— On découvre que les choses les plus précieuses ne figurent pas toujours dans un testament.

Une maison peut être vendue. Un meuble peut disparaître. L'argent se dépense. Mais une pensée transmise peut traverser plusieurs générations. Une histoire racontée peut empêcher un souvenir de mourir. Un livre peut continuer une conversation longtemps après que celui qui l'a écrit s'est tu.

— Voilà donc pourquoi tu écris encore.

— Oui.

— Pour ne pas mourir ?

La question était brutale.

— Peut-être un peu.

Il sourit.

— Ah ! Nous retrouvons la vanité.

— Elle n'était jamais très loin.

Puis je lui expliquai la différence entre vouloir laisser son nom et vouloir laisser quelque chose.

Mon nom finirait peut-être par s'effacer. Cela avait finalement peu d'importance. Mais si, un jour, l'un de mes petits-enfants ou quelqu'un que je ne connaîtrais jamais ouvrirait l'un de mes livres et y trouverait une phrase qui l'aide à comprendre son histoire, l'émigration, la liberté ou simplement la vie, je n'aurais pas écrit inutilement.

— Et la Tunisie ?

— Je voudrais laisser les portes ouvertes. La rue où nous avons grandi. La maison. Les visages. Les expressions. Les odeurs. Les histoires de famille. Non pour obliger quelqu'un à se souvenir d'une chose qu'il n'a pas vécue, mais pour qu'il puisse, s'il le souhaite un jour, entrer.

Il regarda les livres.

— Et si personne ne lit ?

Je souris.

— Alors personne ne lira.

— Tout ce travail ?

— Oui.

Il semblait contrarié.

— Cela ne te ferait rien ?

— Bien sûr que si. Mais transmettre ne signifie pas imposer. On dépose quelque chose sur le chemin. On ne peut pas obliger celui qui passe à le ramasser.

Il resta silencieux. Puis son regard changea.

— Il manque quelque chose.

— Quoi ?

— Ta voix.

Je le regardai avec surprise.

— Les livres garderont tes mots. Les photographies garderont ton visage. Mais qui gardera ta voix ? Cette voix avec laquelle tu as traduit les autres toute ta vie. Cette voix que beaucoup d'auditeurs écoutaient avec impatience quand tu intervenais en cabine.

Je souris.

— Elle aussi fera partie de l'héritage.

Il murmura :

— C'est étrange. Toute ta vie, tu as prêté ta voix aux autres. Et maintenant, à la fin du voyage, tu essaies de conserver la tienne.

Je regardai les livres, les pages, les photographies, les manuscrits.

— Peut-être est-ce ma dernière traduction.

— Traduire quoi ?

— Une vie. La traduire en mots, en images, en voix, pour ceux qui ne l'ont pas vécue.

NEUVIÈME AUDIENCE

Passer le témoin

Le jeune homme sourit.

— Alors, vieux monsieur... qu'est-ce que tu veux leur dire avant de leur passer le témoin ?

Pour la première fois, il ne me demandait plus de regarder derrière moi. Il me demandait de regarder devant.

— À qui veux-tu que je parle ?

— À ceux qui viendront après toi. Tes enfants. Tes petits-enfants. Les leurs peut-être. Et ceux qui tomberont un jour sur tes livres sans même savoir qui tu étais.

Je réfléchis.

— Je leur dirais d'abord de rester libres.

Il leva immédiatement la main.

— Non. Pas de grandes phrases. Explique ce que cela coûte.

Je souris.

— Très bien.

Alors je leur dirais que la liberté n'est pas un cadeau que l'on reçoit une fois pour toutes. Elle se défend. Contre ceux qui veulent vous l'enlever. Mais aussi contre vos propres peurs. Contre le conformisme. Contre le besoin de plaire. Contre la tentation de laisser les autres penser à votre place.

Je leur dirais de protéger leur dignité. De savoir dire non. Mais aussi d'apprendre que dire non à tout n'est pas être libre.

Il sourit.

— Le vieux raisonnable revient.

— Peut-être.

À vingt ans, on croit que le courage consiste surtout à refuser. Avec le temps, j'ai appris qu'il faut parfois davantage de courage pour construire que pour s'opposer.

— Construire quoi ?

— Une famille. Une amitié. Un métier. Un dialogue. Un pont entre deux personnes qui ne se comprennent pas.

Il me regarda.

— Ton interprète revient encore.

— Il ne m'a jamais quitté.

Je leur dirais aussi que comprendre l'autre ne signifie pas lui donner raison. Que l'on peut combattre une idée après l'avoir comprise. Et parfois la combattre mieux.

Je leur parlerais du pays. De la Tunisie. De l'attachement sans l'aveuglement. De la possibilité d'aimer un pays tout en le regardant avec lucidité.

Et s'ils doivent partir, je leur dirais : partez sans honte. Mais sans amnésie. Apprenez la langue de votre pays d'accueil. Respectez ses lois. Découvrez sa culture. Participez à sa société. Construisez-y votre place. Mais ne croyez jamais que, pour appartenir à une nouvelle terre, il faut effacer l'ancienne.

— Deux patries ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ?

— On peut en aimer deux ?

— Rappel toi notre adage... ceux qui ont plusieurs racines feront les arbres les plus forts.

Je leur parlerais du travail. Pas seulement pour réussir. Mais pour être utile. À un étudiant qui cherche son chemin. À un compatriote perdu devant une administration. À un homme qui a besoin que sa parole soit comprise devant un tribunal ; à un homme d'état qui tient à ce qu'on ne traduise pas sa pensée en la traduisant. À quelqu'un qui ouvre un livre au moment où quelques mots peuvent lui apporter quelque chose.

— Une vie utile plutôt qu'une vie réussie ?

— Une vie utile est peut-être une autre manière de réussir.

Je leur parlerais aussi de l'argent. Gagnez-le honnêtement. Profitez de ce qu'il permet. Mais ne lui demandez jamais ce qu'il est incapable de donner : du temps supplémentaire, l'amour de vos enfants, la fidélité d'un ami, la paix avec vous-même.

Et surtout : ne sacrifiez pas toute votre vie pour gagner de quoi vivre.

Puis je leur parlerais de l'amour. De tous les amours. Celui d'une femme. D'un enfant. D'un frère. D'un ami.

Je leur dirais : dites les choses pendant qu'il est encore temps. Merci. Pardon. Je t'aime. Tu me manques. J'avais tort. Reste encore un peu.

N'attendez pas que quelqu'un disparaisse pour trouver les mots magnifiques que vous auriez dû lui dire vivant.

Le jeune homme baissa les yeux.

— Ça aussi, c'est l'héritage ?

— Peut-être le plus précieux.

Puis je leur parlerais de l'échec.

Je ne leur dirais pas simplement : relevez-vous.

Je leur dirais : restez un moment par terre s'il le faut. Comprenez pourquoi vous êtes tombés. Pleurez si vous en avez besoin. Puis relevez-vous.

Mais ne construisez jamais votre maison à l'endroit où vous êtes tombés.

Le jeune homme me regarda longuement.

— Celle-là, je la garderais.

— Prends-la. Elle fait désormais partie de ton héritage.

Il sourit. Puis son regard se posa sur les livres.

— Tout ce que tu viens de dire est beau. Mais pourquoi crois-tu que les générations suivantes t'écouteront ?

Je me tus.

— Peut-être ne m'écouteront-elles pas.

— Alors tout cela ne sert à rien ?

— Si. Parce que transmettre ne signifie pas obliger quelqu'un à recevoir. Cela signifie mettre quelque chose à sa disposition.

Je désignai les rayonnages.

— Voilà pourquoi j'écris. Je dépose des livres. Des articles. Des souvenirs. Des témoignages. Des expériences. Des erreurs. Des questions. Celui qui voudra les prendre les prendra. Celui qui n'en aura pas besoin passera son chemin. Et peut-être qu'un jour, beaucoup plus tard, quelqu'un reviendra.

Il prit doucement l'un des livres.

— Alors l'héritage n'est pas ce que tu nous imposes.

— Non.

— C'est ce que tu nous laisses.

— Exactement.

Il reposa le livre avec précaution. Je crus l'audience terminée. Mais il leva les yeux. Quelque chose avait profondément changé dans son regard.

— Il reste pourtant une personne à qui tu n'as rien transmis.

— Qui ?

Il me désigna.

— Moi.

Je restai interdit.

— Tu parles à tes enfants. À tes petits-enfants. À tes lecteurs. Aux émigrés. Aux générations futures. Mais moi ? Le garçon qui est monté sur la Ville de Tunis ? Qu'as-tu à lui dire ?

Je sentis ma gorge se serrer. Il s'approcha. Cette fois, il n'y avait plus aucune agressivité dans sa voix.

— Après tout ce que tu sais maintenant, après tout ce que tu as vécu... si tu pouvais revenir sur le quai ce matin-là, juste avant que je monte sur la passerelle...

Il s'arrêta devant moi.

— Qu'est-ce que tu me dirais ?

Je ne répondis pas. Comment répondre à une question que l'on avait peut-être attendu toute une vie pour entendre ?

Le jeune homme tira sa chaise. Il vint s'asseoir tout près de moi. Et, pour la première fois depuis le début du Grand Débat, il ne ressemblait plus à mon accusateur.

Il ressemblait simplement au garçon que j'avais été. Il murmura :

— Je t'écoute.

L'horloge continuait à faire entendre son tic-tac. Le temps semblait pourtant s'être arrêté. Je regardai ce garçon de vingt ans qui attendait désormais non plus ma défense, mais ma réponse. Je compris alors que toutes ces audiences avaient peut-être conduit à cet instant.

Le procès n'était pas encore terminé. Mais l'accusation, elle, venait de déposer les armes.

DIXIÈME AUDIENCE

Le temps du jugement

Le jeune homme était toujours assis près de moi. Il venait de poser la question que j'avais peut-être attendu toute une vie pour entendre :

— Et moi ? Qu'as-tu à dire au garçon que tu étais ?

Je le regardai longuement. Depuis le début de cette étrange nuit, il m'avait interrogé sans ménagement. Il avait fouillé dans mon départ, mes engagements, mes contradictions, mes absences. Il avait voulu savoir ce que j'avais fait de ses rêves.

Il avait ouvert les tiroirs que je croyais fermés. Il avait réveillé des visages. Des voix. Des regrets. Il m'avait obligé à regarder non seulement ce que j'avais accompli, mais aussi ce que j'avais laissé derrière moi.

Et maintenant, il était là, à quelques centimètres de moi. Il ne ressemblait plus au procureur du début. Il ressemblait simplement au garçon de vingt ans que j'avais été.

Je regardai sa petite valise. Je savais ce qu'elle contenait. Quelques vêtements. Beaucoup de livres. Des rêves qui ne tenaient dans aucun bagage. Et cette ignorance magnifique de la jeunesse qui croit partir pour quelques mois alors qu'elle vient peut-être de changer toute une vie.

— Qu'est-ce que tu me dirais ? répéta-t-il.

Je pris mon temps.

— Je ne te dirais pas de rester.

Il parut surpris.

— Non ?

— Non.

— Après tout ce que tu viens de me raconter ?

— Justement.

Je me rapprochai légèrement de lui.

— Je ne t'empêcherais pas de monter sur ce bateau.

— Pourquoi ?

— Parce que si je t'en empêchais, je ne corrigerais pas ma vie. J'en écrirais une autre.

Il resta silencieux.

— Et je n'ai aucun droit de décider aujourd'hui, avec ce que je sais à quatre-vingts ans, ce que tu devais faire avec ce que tu savais à vingt ans.

Il baissa les yeux vers sa valise.

— Alors tu me laisserais partir ?

— Oui.

— Sans rien me dire ?

Je souris.

— Oh non.

Cette fois, ce fut lui qui sourit.

— Je me disais aussi...

Je posai ma main sur son bras.

— Je te dirais : pars. Pars puisque tu étouffes. Pars puisque tu veux savoir ce qu'il y a derrière l'horizon. Pars puisque rester te donnerait peut-être, toute ta vie, le sentiment de ne pas avoir essayé.

Je marquai une pause.

— Mais ne crois pas que partir signifie seulement quitter un pays. Tu vas quitter des visages. Des voix. Des habitudes. Des odeurs. Des rues que tu crois éternelles parce que tu as vingt ans. Tu vas laisser derrière toi des êtres dont tu imagines qu'ils seront toujours là lorsque tu reviendras. Ils ne le seront pas tous.

Son sourire disparut. Je continuai :

— Alors, avant de monter sur la passerelle, regarde-les bien. Ne sois pas pressé. Emporte leurs visages avec toi. Pose les questions que tu crois avoir le temps de poser plus tard. Dis les mots que tu crois pouvoir remettre à demain.

Il me regardait maintenant sans bouger.

— Et mes rêves ? demanda-t-il.

— Garde-les.

— Tous ?

— Aussi longtemps que tu le pourras.

— Tu en as abandonné.

— Oui.

— Beaucoup ?

— Certains.

— Pourquoi ?

Je réfléchis.

— Parce qu'un rêve peut changer de forme sans nécessairement mourir.

Il allait protester. Je levai la main.

— Je sais. Cette réponse t'agace.

Il sourit.

— Beaucoup.

— Alors garde ton agacement aussi. Il te sera utile.

Nous rîmes.

Puis je repris :

— Mais ne confonds jamais fidélité et immobilité. Tu changeras. Tes idées changeront. Certaines de tes certitudes tomberont. Des hommes que tu admires te décevront. D'autres, que tu avais jugés trop vite, t'obligeront à réfléchir. Ne considère pas cela comme une trahison.

— Et mes convictions ?

— Garde-les.

— Voilà qui me rassure.

— Mais laisse-leur une fenêtre.

Il fronça les sourcils.

— Encore ta fenêtre ?

— Oui. Pour que la lumière puisse entrer.

Il secoua la tête en souriant.

— Tu es devenu écrivain.

— Cela aussi t'arrivera.

Un silence. Puis il demanda :

— Est-ce que ce sera difficile ?

Cette fois, je ne cherchai pas à embellir la réponse.

— Oui.

— Beaucoup ?

— Par moments. Tu connaîtras la solitude. Le doute. Le regard de celui qui vous considère comme étranger avant même de vous connaître. Tu devras apprendre une autre manière de vivre. Prouver parfois deux fois ce que d'autres n'auront à prouver qu'une seule. Tu te demanderas certains soirs ce que tu es venu faire si loin de chez toi.

— Et je tiendrai ?

Je le regardai.

— Tu es encore là devant moi.

Il sourit. Puis son visage redevint sérieux.

— Est-ce que je serai heureux ?

La question me désarma davantage que toutes les autres.

— Pas toujours.

— Belle promesse.

— Tu voulais la vérité.

— Oui.

— Alors la voilà. Tu connaîtras des moments de bonheur. D'autres de peine. Des réussites. Des échecs. Des rencontres qui changeront ta vie. Des séparations qui la changeront aussi.

Je marquai une pause.

— Tu aimeras. Tu seras aimé. Tu auras des enfants. Un jour, des petits-enfants. Tu construiras ailleurs ce que tu pensais retrouver un jour en revenant.

— Une maison ?

— Bien davantage.

Je regardai autour de moi.

— Un chez-toi.

Il suivit mon regard. La cheminée. Les livres.
Les photographies. Les traces d'une vie.

— Ici ?

— Ici aussi.

Il comprit.

— Et Tunis ?

Je fermai les yeux un instant.

— Tunis ne te quittera jamais.

Il ne répondit pas.

— Tu découvriras quelque chose d'étrange, poursuivis-je.
On peut quitter une ville sans qu'elle vous quitte. Elle continuera
à vivre dans une lumière, dans une odeur, dans un mot arabe
entendu au hasard d'une rue, dans un plat, dans une chanson,
dans une photographie. Parfois, elle reviendra sans prévenir. Et
tu auras vingt ans de nouveau.

— Comme ce soir ?

Je le regardai.

— Comme ce soir.

Le silence revint. Mais ce n'était plus le silence lourd
des premières audiences. Nous n'avions plus besoin de nous
convaincre. Il demanda :

— Et mes parents ?

Ma voix changea malgré moi.

— Aime-les davantage.

Il baissa les yeux.

— Je les aime.

— Je sais.

— Alors pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce qu'à vingt ans on aime souvent en croyant que le
temps est infini.

Je respirai profondément.

— Il ne l'est pas.

Cette fois, il ne répondit rien.

— Écoute-les. Interroge-les. Demande-leur de raconter leur enfance, leurs parents, leurs peurs, leurs rêves. Ne crois pas que tu pourras le faire plus tard. Plus tard est un mot dangereux. Il peut vouloir dire demain. Il peut aussi vouloir dire jamais.

Je sentis sa main se resserrer légèrement sur la poignée de sa valise.

— Et mes enfants ?

Je souris.

— Tu ne les connais pas encore.

— Toi, oui.

— Oui.

— Alors ?

Je réfléchis.

— Je te dirais simplement : lorsqu'ils seront là, ne crois pas que leur donner tout ce dont ils ont besoin remplacera toujours le temps passé avec eux. Travaille. Construis. Assure leur avenir. Mais parfois, arrête-toi. Assieds-toi près d'eux. Écoute-les. Un enfant ne mesure pas l'amour de son père à ce qu'il accumule pour lui. Il le mesure aussi aux moments où son père était là.

Le jeune homme me regarda.

— Tu regrettes ?

— Certaines absences, oui.

— Tu voudrais les effacer ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'effacer toutes mes erreurs reviendrait peut-être à effacer aussi une partie de ce qu'elles m'ont appris.

Il réfléchit.

— Décidément, à quatre-vingts ans, tu trouves une réponse à tout.

Je ris.

— Si seulement c'était vrai.

— Tu as encore des questions ?

— Beaucoup plus qu'à vingt ans.

— Alors à quoi sert de vieillir ?

Je souris.

— À poser de meilleures questions.

Cette fois, il éclata de rire. Son rire était le mien. Celui que j'avais presque oublié.

Puis il se leva. Il prit sa valise. Je compris que quelque chose approchait de sa fin.

— Tu pars ?

Il regarda la petite valise, puis moi.

— C'est toi qui pars ou moi ?

Je ne sus quoi répondre.

Il fit quelques pas vers la cheminée. Les flammes étaient devenues plus basses.

— Il reste pourtant une chose, dit-il.

— Laquelle ?

— Tu m'as donné beaucoup de conseils.

— Tu me l'as demandé.

— Je sais.

Il se retourna.

— Mais tu ne m'as toujours pas dit ce que je dois faire de ton héritage.

Je regardai les livres autour de nous.

— Rien.

Il fronça les sourcils.

— Rien ?

— Rien que tu ne choisisses toi-même.

Je me levai à mon tour.

— L'héritage que je laisse n'est pas un testament moral. Ce n'est pas une liste d'ordres. Ce n'est pas : pense comme moi, aime ce que j'ai aimé, combats ceux que j'ai combattus. Ce serait

la pire manière de transmettre.

Je pris un livre sur la table.

— Je dépose simplement ceci. Des livres. Des articles. Des photographies. Des voix. Des souvenirs. Des erreurs aussi. Je les mets à la disposition de ceux qui viendront après moi. Ils prendront ce qui leur sera utile. Ils laisseront le reste.

Il me regarda attentivement.

— Même s'ils pensent autrement que toi ?

— Surtout s'ils pensent autrement que moi.

— Même s'ils contestent ce que tu as écrit ?

— Qu'ils le contestent.

— Même s'ils choisissent un autre chemin ?

Je souris.

— Alors j'aurai réussi.

Il parut surpris.

— Réussi quoi ?

— À leur donner des racines sans en faire des chaînes.

Il ne répondit pas. Puis, très doucement :

— Je crois que je commence à comprendre le vieux monsieur que je suis devenu.

— Et moi, je crois que je commence à pardonner au jeune homme que j'étais.

Il leva immédiatement un doigt.

— Pardonner ?

— Le mot ne te plaît pas ?

— Pas du tout. Je n'ai rien fait qui mérite ton pardon.

Je ris.

— Tu vois ? Tu es toujours là.

— Heureusement.

Nous nous regardâmes. Vingt ans. Quatre-vingts ans. Il n'y avait plus d'accusateur. Plus d'accusé. Seulement deux âges d'un même homme qui avaient enfin accepté de s'écouter. Alors il me tendit la main.

Je regardai cette main jeune. Je pensai à tout ce qu'elle allait toucher. Aux portes qu'elle ouvrirait. À celles qui se fermentaient devant elle. Aux livres qu'elle écrirait. Aux mains qu'elle serrerait. À celles qu'elle devrait un jour laisser partir. Je pris sa main. Pendant quelques secondes, soixante années disparurent. Puis il demanda :

— Alors... tu m'acquittes ?

Je souris.

— Ce n'est pas à moi de le faire.

— Pourquoi ?

— Parce que depuis le début, tu te trompes sur une chose.

— Laquelle ?

— Tu crois que tu es venu me juger.

Il attendit.

— Mais toi et moi sommes le même homme.

Il baissa lentement les yeux.

— Alors qui doit rendre le verdict ?

Je n'eus pas le temps de répondre. Trois coups secs retentirent. Nous nous immobilisâmes. Le bruit semblait venir de très loin. Pourtant, je le reconnus immédiatement. Le marteau. Je tournai la tête vers la cheminée. Les flammes vacillèrent. Trois nouveaux coups retentirent. Une première fois. Puis une deuxième. Puis une troisième.

La lumière de la pièce changea. Le tic-tac de l'horloge ralentit jusqu'à devenir presque imperceptible. Moune, son livre, Pharaon endormi près du foyer, les rayonnages, les photographies... Tout semblait s'éloigner. Le jeune homme ne paraissait pas surpris.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Il me regarda.

— Nous retournons là où tout cela doit se terminer.

Le bois clair de la bibliothèque s'assombrit. Les fauteuils disparurent. Les murs reculèrent. Peu à peu, autour de nous, la salle du tribunal reprit forme.

Les bancs. Le greffier. Les conseillers. Le président. Tout était exactement comme au commencement. Et pourtant, rien n'était plus pareil.

Je retrouvai ma place. Le jeune homme retrouva la sienne. Mais il ne tenait plus aucun dossier entre ses mains.

Le président nous observa longuement. Puis il saisit son marteau. Un dernier coup retentit.

— L'audience reprend.

Personne ne bougea. Le président regarda le jeune homme. Puis moi.

— La Cour a entendu les débats.

Il marqua un silence.

— Elle a entendu le jeune homme accuser celui qu'il est devenu. Elle a entendu le vieil homme répondre à celui qu'il avait été. Elle a entendu parler du départ. Des convictions. De la liberté. Des actes. Des absences. Des regrets. Du retour devenu impossible. De la famille. Des racines. De l'héritage. De la transmission.

Il referma lentement le dossier posé devant lui.

— Il reste maintenant à répondre à une seule question.

Le silence devint total.

— Peut-on juger une vie ?

Le jeune homme me regarda. Je le regardai à mon tour. Et, pour la première fois depuis le début de cette étrange nuit, aucun de nous ne connaissait la réponse. Le président reprit :

— Monsieur le procureur, levez-vous.

Le jeune homme se leva.

— Maintenez-vous vos accusations ?

Il resta silencieux. Longtemps. Puis il tourna lentement la tête vers moi. Le temps du verdict était venu.

ONZIÈME AUDIENCE

Le verdict

Le jeune homme resta debout. Le président répéta :

— Monsieur le procureur, maintenez-vous vos accusations ?

Il ne répondit pas immédiatement. Son regard passa du président à moi.

Je retrouvai dans ses yeux quelque chose que je connaissais bien. Cette obstination. Cette certitude. Cette manière de croire que le monde pouvait encore être séparé entre ce qui était juste et ce qui ne l'était pas. Mais il y avait maintenant autre chose. Le doute. Non pas ce doute qui affaiblit. Celui qui oblige à regarder une seconde fois avant de condamner.

Il prit une longue inspiration.

— Monsieur le Président...

Il s'interrompt. Puis repris :

— Oui. Je maintiens une partie de mes accusations.

Je sentis mon cœur se serrer. Le président ne manifesta aucune surprise.

— Lesquelles ?

Le jeune homme se tourna vers moi.

— Je lui reproche encore certaines absences. Certains silences. Des moments qu'il aurait dû consacrer davantage à ceux qu'il aimait. Des paroles qu'il aurait dû prononcer plus tôt. Des retours trop longtemps reportés. Des certitudes qu'il a parfois conservées trop longtemps.

Il marqua une pause. Puis sa voix se fit plus douce.

— Je lui reproche surtout d'avoir cru, quelquefois, qu'il aurait toujours le temps.

Je baissai les yeux. Sur ce point, je ne pouvais pas me défendre.

Le président demanda :

— Et le départ ?

Le jeune homme resta silencieux. Puis il regarda ses mains. Ses mains de vingt ans. Celles qui, un matin d'août 1965, avaient saisi une petite valise avant de monter sur la passerelle de la *Ville de Tunis*.

Il releva les yeux vers moi.

— Le départ...

Long silence.

— Non. Je ne l'accuse plus d'être parti.

Le président se pencha légèrement.

— Expliquez-vous.

Le jeune homme prit son temps.

— Parce que je comprends maintenant que si je condamne son départ, je dois condamner aussi tout ce qui en est né. Son métier. Sa famille. Ses enfants. Ses rencontres. Les hommes auxquels il a prêté sa voix. Ceux dont il a permis que la parole soit entendue. Les étudiants auxquels il a transmis quelque chose. Les livres qu'il a écrits. Les personnes qu'il a aimées. Celles qui l'ont aimé. Les deux terres auxquelles il appartient désormais et surtout, l'exemple qu'il nous laisse. Il se tourna vers moi.

— Je ne peux pas retirer le départ sans retirer aussi une partie de la vie.

La salle resta silencieuse. Je regardai ce jeune homme qui m'avait accusé pendant toute une nuit. Il n'avait pas renoncé à ses exigences. Il n'avait pas abandonné ses convictions. Il avait simplement accepté que la vie soit plus complexe que le jugement que l'on porte sur elle à vingt ans.

Le président se tourna vers moi.

— Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter avant que la Cour ne se prononce ?

Je regardai le jeune homme. Puis je répondis :

— Moi. Je ne demande pas l'acquittement.

Il parut surpris. Le président aussi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a raison sur certaines choses.

Je me levai.

— Je suis coupable d'avoir parfois cru que le temps m'attendrait. Coupable d'avoir remis certaines paroles à demain. Coupable d'avoir pensé que travailler pour ceux que j'aimais pouvait toujours remplacer le temps passé avec eux. Coupable d'avoir jugé parfois trop vite. De m'être trompé. D'avoir blessé sans toujours le savoir. D'avoir laissé passer des occasions qui ne sont jamais revenues.

Je m'arrêtai. Puis j'ajoutai :

— Mais je refuse également de juger l'homme que je suis devenu avec les seules certitudes du garçon que j'étais.

Je regardai le président.

— Et si vous me demandez si je plaide coupable d'être parti...

Je me tournai vers le jeune homme.

— Non.

Nos regards se croisèrent. Cette fois, il n'y avait plus entre nous ni accusation ni défense. Seulement une histoire commune.

Le président se pencha vers ses conseillers. Quelques mots furent échangés.

Je regardai le jeune homme. Il murmura :

— Tu as peur ?

Je souris.

— Un peu.

Il eut ce sourire insolent que je connaissais si bien.

— Tu vois que tu n'as pas tout oublié de mes leçons.

Je faillis rire. Mais le président venait de se redresser.

Toute la salle se leva.

— Accusé, veuillez vous lever.

Je me levai. Le jeune homme resta debout face à moi.

Le président ouvrit le dossier une dernière fois.

— Après avoir entendu l'accusation et la défense... Après avoir examiné le départ, les engagements, la liberté, les actes, les absences, les regrets, les remords, le retour impossible, l'héritage et la transmission... la Cour a délibéré.

Il marqua une longue pause.

— Cette Cour estime qu'elle ne peut prononcer ni condamnation ni acquittement.

Le jeune homme fronça les sourcils. Moi aussi. Le président poursuivit :

— Parce qu'une vie ne se juge pas comme un délit. Elle ne peut être enfermée dans une seule décision. Ni dans une erreur. Ni même dans une réussite. Une vie se regarde dans son ensemble. Avec ses choix et leurs conséquences. Ses fidélités et ses contradictions. Ses réussites et ses échecs. Ce qu'elle a construit. Ce qu'elle a perdu. Ce qu'elle a reçu. Et ce qu'elle laisse derrière elle.

Il referma lentement le dossier.

— Le véritable jugement n'appartient donc pas à cette Cour. Il appartient désormais à ceux qui recevront ce que cet homme a choisi de transmettre. Ses enfants. Ses petits-enfants. Ses lecteurs. Et peut-être, un jour, des inconnus qui ouvriront l'un de ses livres sans même avoir connu son visage.

Je baissai les yeux. Étrangement, cette absence de verdict me bouleversait davantage qu'une condamnation ou un acquittement.

Le président leva son marteau. Puis il suspendit son geste.

— Avant de lever la séance, une dernière question demeure.

Il me regarda. Puis regarda le jeune homme.

Je connaissais déjà la question. Elle était celle par laquelle tout avait commencé.

— Si tout était à refaire ?

Le silence devint total.

Je tournai lentement la tête vers celui que j'avais été. Il me regardait. Mais cette fois, il ne demandait plus de comptes. Il attendait simplement ma réponse.

Je fis quelques pas vers lui. Soixante années nous séparaient encore. Et pourtant, jamais nous n'avions été aussi proches.

Je lui tendis la main. Il la regarda. Puis il la prit.

— Oui, lui dis-je. Je repartirais.

Il sourit.

— Même en connaissant le prix ?

Je serrai doucement sa main.

Je revis en un instant le port de Tunis. La passerelle. Les trois coups de sirène. Marseille. Paris. Bruxelles. Les visages rencontrés. Ceux qui avaient disparu. Les salles d'audience. Les cabines d'interprétation. Les prisons. Les universités. Les livres. La maison. Moune. Mes enfants. Mes petits-enfants. Les deux rives de la Méditerranée entre lesquelles ma vie avait fini par construire son propre pont.

— Oui, répétais-je. Mais cette fois...

Je marquai une pause.

— Je saurais mieux ce qui n'a pas de prix.

Le jeune homme ne répondit pas. Il sourit simplement.

Et dans ce sourire, je crus retrouver celui du garçon qui, soixante ans auparavant, avait levé le bras sur la passerelle d'un bateau en imitant la Statue de la Liberté.

Le président abaissa son marteau. Un seul coup.

— L'audience est levée.

DOUZIÈME AUDIENCE

Le retour

La salle disparut. Les murs du tribunal s'effacèrent. Les bancs. Le président. Les conseillers. Le greffier. Tout se dissipa comme un décor après la dernière représentation.

Le jeune homme était encore devant moi. Quelques secondes seulement. Il tenait toujours sa petite valise.

— Alors ? lui demandai-je.

— Alors quoi ?

— Tu pars ?

Il sourit.

— Je suis déjà parti.

Puis il ajouta :

— C'est toi qui dois rester maintenant.

Je voulus lui répondre. Mais il reculait déjà. Son visage devint moins précis. Sa silhouette se confondit peu à peu avec l'ombre.

— Attends.

Il s'arrêta.

— Oui ?

Je cherchai quelque chose d'important à lui dire. Un dernier conseil. Une dernière recommandation. Peut-être une phrase qui résumerait quatre-vingts années.

Puis je compris que tout avait été dit. Alors je lui adressai simplement ces mots :

— Bon voyage.

Il sourit.

— À toi aussi.

Et il disparut. Je me retrouvai devant la cheminée. La maison était exactement comme je l'avais laissée.

Moune lisait toujours dans son fauteuil. Pharaon sommeillait près du feu. Le balancier de l'horloge poursuivait son mouvement tranquille.

Combien de temps s'était écoulé ? Une nuit ? Une heure ? Quelques secondes ? Je n'aurais su le dire.

Je regardai le fauteuil vide qui se trouvait en face de moi. Il me sembla, pendant un instant, que le jeune homme y était encore assis.

Puis une bûche s'effondra doucement dans la cheminée. Quelques étincelles montèrent. Et tout redevint silence.

Autour de moi demeuraient les livres. Les photographies. Les souvenirs. Les voix. Les traces d'une vie.

Je compris alors que le procès était terminé. Mais pas la transmission.

Car transmettre n'est pas demander à ceux qui viennent après nous de refaire notre chemin. C'est leur montrer d'où nous sommes partis. Leur raconter les routes que nous avons empruntées. Leur dire où nous sommes tombés. Où nous nous sommes relevés. Et leur laisser ensuite la liberté de choisir leur propre direction.

Je regardai une dernière fois le fauteuil vide. Le garçon de vingt ans était reparti. Mais il ne m'avait jamais vraiment quitté. Il avait simplement attendu que je sois assez vieux pour accepter enfin de l'écouter.

Je pris ma plume. Et j'écrivis.

CONCLUSION

À vingt ans, on croit que la vie est devant soi. À quatre-vingts ans, on découvre qu'elle est aussi derrière. Entre les deux, il y a cette longue route que nous appelons une existence.

Nous la parcourons sans carte complète. Nous décidons avec ce que nous savons à l'instant où nous devons décider. Nous nous trompons. Nous recommençons. Nous avançons.

Puis, un jour, nous regardons derrière nous et nous sommes tentés de juger le jeune homme que nous étions avec l'expérience de celui que nous sommes devenu. Ce serait injuste.

La sagesse de quatre-vingts ans ne peut condamner les choix de vingt ans, car ce ne sont ni les mêmes problèmes, ni les mêmes horizons, ni surtout la même lumière.

Mais le dialogue entre les deux n'est pas inutile. Il permet de comprendre. Non pour réécrire le passé. Non pour l'embellir. Non pour l'excuser. Simplement pour lui donner sa juste place.

Je sais aujourd'hui que je n'ai pas toujours eu raison. Je sais que certaines paroles auraient dû être dites plus tôt. Que certaines absences auraient pu être évitées. Que certains moments méritaient davantage de temps.

Je sais également que les erreurs ne résument pas une vie. Pas davantage que les réussites.

Une existence est faite de tout cela ensemble. Des départs et des retours. Des fidélités et des contradictions. Des convictions et des doutes. Des rencontres et des séparations. Des racines que l'on emporte. Et de celles que l'on fait pousser ailleurs.

Longtemps, j'ai cru que l'émigration consistait à quitter une terre pour une autre. Je sais aujourd'hui qu'elle est bien davantage. Elle est parfois l'apprentissage de deux appartenances. Deux mémoires. Deux fidélités.

Elle nous oblige à comprendre que l'on peut aimer la terre où l'on est né sans refuser celle où l'on a vécu. Que l'on peut transmettre des racines sans fabriquer des chaînes.

Et qu'un héritage n'est véritablement vivant que lorsqu'il laisse celui qui le reçoit libre d'en faire ce qu'il veut. C'est peut-être pour cela que j'ai écrit. Non pour dire à ceux qui viendront après moi : « Faites comme moi. »

Mais pour leur dire : « Voilà d'où je viens. Voilà le chemin que j'ai parcouru. Voilà ce que j'ai compris. Voilà aussi ce que je n'ai jamais réussi à comprendre. Maintenant, cherchez votre propre route. »

À vingt ans, je voulais changer le monde. À quatre-vingts ans, je sais qu'un homme change rarement le monde à lui seul.

Mais il peut transmettre une parole. Aider quelqu'un. Enseigner. Écrire. Faire entendre celui que personne ne comprend. Construire un pont. Laisser derrière lui une petite parcelle de lumière.

Cela paraît peu. C'est peut-être beaucoup. Le véritable héritage n'est donc pas ce que nous possédons au terme de notre vie. C'est ce que nous avons suffisamment aimé pour le transmettre.

Et si ce livre parvient un jour entre les mains d'un homme ou d'une femme qui s'interroge sur son propre départ, ses propres racines, ses propres choix ou ses propres contradictions, je voudrais seulement lui rappeler ceci :

On ne revient jamais exactement au point de départ. Mais on peut, à tout âge, se retourner vers celui que l'on était. L'écouter. Lui répondre. Et continuer le voyage. Car, finalement, le jeune homme et le vieil homme ne se sont jamais opposés. Ils ont parcouru la même route.

L'un portait les rêves. L'autre en porte désormais la mémoire.

Et entre les deux... il y eut une vie.

Et un homme qui continue de l'écrire pour qu'elle devienne aussi l'héritage de ces émigrés de par le monde qui n'ont jamais eu la possibilité d'écrire la leur.

Fin